

... les chiens aboient,
la caravane passe...

Deuxième série Novembre-Décembre 1932.

(An 13.454 de la dernière



les Réfractaires

(ex-*l'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de commentaires)

SOMMAIRE du 8-9^e fascicule

103. Préparation à l'oubli B. SANEN CANO.
(omis dans le dernier fascicule)
105. Conte pour Noël BENJAMIN DE CASSERES.
108. Du haut de ma tour d'ivoire. E. ARMAND.
*Concernant une lettre d'Elisée
-Reclus, — Enquête sur le ca-
ractère de l'École moderne.*
117. Questions psychologiques . . . AGÉNOR DE ROUEGG.
121. Feuilles mortes. SAKADICHI HARTMANN.
124. Satan règne MATTHIAS BAR.
125. Du dogmatisme. LE RÉTIF.
126. Valeur et responsabilité. . . . LIBÉRO TANCREDI.
(Suite et fin)
131. Mon âme réveillonne H.-J. SHORES.
133. Individualisme JEAN BOUCHARD.
134. Tristesse EUG. BIZEAU.
134. Opinions et documents : A pro-
pos de la grève de Dublin. *The New Freewoman.*
135. Correspondance S. Rosso.

Couverture : Les livres : *Révoltes et Sanglots, le Mirage patriotique* (E. ARMAND). — Pour faire réfléchir (ELISÉE RECLUS), etc

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLEANS

Prix de l'abonnement : pour dix fascicules, 1 f. 80 (U.P.U. 2 f. 25)

Un fascicule, 0 fr. 20 (Extérieur, 0 fr. 25)

Les livres.

Révoltes et Sanglots. — Ayant eu la rare fortune d'être annoncé par des feuilles aux tendances différentes sinon hostiles, le recueil de poésies de Stéphane Mac Say était impatientement attendu. Le voici paru. Une constatation, en le parcourant, s'est dès l'abord imposée à mon esprit : c'est l'absence d'unité dans la pensée et dans le style, tant et si bien qu'il me semblait parfois me trouver en présence de deux auteurs. Sans doute, les poèmes que S. M. S. offre à notre appréciation sont d'inégale valeur. Mais cela est commun à tous les recueils de ce genre et ce n'est point à cette inégalité-là que je fais allusion. Il y a donc dans *Révoltes et Sanglots* deux styles et deux points de vue. Tantôt le poète clame la révolte ou y suscite : son verbe est clair, sa rime classique, comme l'est aussi son accent révolutionnaire. Tantôt la poète se replie sur lui-même, interdit l'huis de son imagination aux rumeurs du dehors, puis crée sans souci du convenu : son style se cabre, ses expressions se raffinent, ses termes vont même jusqu'à affecter une allure précieuse, qui semble en réserver la compréhension aux initiés de l'analyse philologique. Parfois, il faut le reconnaître, on a de la peine à suivre où vise la pensée, sous la richesse des développements qui l'enrobent. C'est ce qui a fait taxer certains de ces poèmes de nébuleux. C'est en ces caractéristiques, cependant, que résident les qualités du volume : son originalité, sa vigueur, son absence de réminiscences, son mysticisme même.

Le Mirage patriotique. — La Jeunesse syndicaliste de Châteauroux vient d'éditer une petite brochure dont l'auteur, Pierre Chardon, s'est attelé à la tâche de montrer combien sont contradictoires et erronées les définitions qui font de la patrie : la terre des Ancêtres, le sol où l'on naît, une division géographique et une société politique unitaire. Sur un sujet déjà rabattu, P. Chardon apporte une thèse encore peu développée en nos milieux et présente à la fois et des illustrations empruntées à l'histoire et à l'observation et des arguments personnels de valeur. C'est une des meilleures brochures de propagande publiées jusqu'ici. Je n'y vois guère à critiquer, à la fin, qu'un peu de société futurisme. Nous pouvons la fournir à raison de 20 centimes l'exemplaire. Pour commandes plus importantes (par 10, 25, 50 ou 100 exemplaires), il y a intérêt à s'adresser à Lochet, à la Bourse du Travail, 6, rue Rabelais, à Châteauroux (Indre). E. A.

Bibliographie.

La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat, par H. G. Wells, traduction Henry D. Davray (Edition du *Mercur*

de France) 3 fr. 50. — *Comment devient-on criminel?* par G. Guilhermet, 2 fr.; *Nouveau catéchisme*, ce que la science nous enseigne, par Edmund, 1 fr. 50 (Editions Schleicher) — *Aux Travaux*, drame militaire en un acte, par B. Liothier (Edition Stock). — *Le Héros et le Soldat*, comédie antiromanesque en trois actes, par Bernard Shaw, traduction de A. et H. Hamon; *Considérations sur l'art dramatique, à propos de la comédie de Bernard Shaw*, par A. et H. Hamon, 1 fr. 25 et 1 fr. (Editions Figuière et C^{ie}).

Erinnerungen einer Proletariers aus der revolutionären Arbeiterbewegung, von Josef Peukert (Edition du Sozialistisches Bundes, Berlin. — *The Science of Society* par Stephen Pearl Andrews (chez C. W. Daniel).

Nous reviendrons sur ces ouvrages.

La vérité sur les anarchistes, par Alfred Lorient, avec extraits de Proudhon et Victor Hugo (Edition de la *Vie Naturelle*, 10 centimes, pris à nos bureaux). Dans cette exposition des diverses théories anarchistes, les articles relatifs aux tolstoïens et aux anarchistes individualistes sont très impartialement traités.

La chair à canon, par Manuel Devaldès, *la grande Utopie* (l'impuissance de la repopulation, par Eugène Lericolais, *Socialisme et Population*, par Marinont (Editions de *Génération Consciente*). — *Le bluff des Coopératives*, par Léon Hubert, chez l'auteur, 41, r^{te} de Joinville, au Plant de Champigny (Seine): brochure à lire. — *L'homme ne vient pas de Dieu, mais du singe*, par Ernest Hæckel (Librairie Sociologique, 74-76, rue Compans, Paris. 15 cent.)). — *Almanach de la Muse Rouge pour 1914*, 0 fr. 30, chez Maurice Doublier, salle Jules, 6, boulevard Magenta, Paris.

Teoria Evolutiei Cunostintelor (Edition de *Revista Ideei*, Bucarest). — *Das Befreiungswerk der Philosophie*, par Vladimir Solowjoff, traduction allemande d'Ernst Keuchel (Edition du "Sozialistisches Bundes", Berlin.

Freedom, l'organe communiste anarchiste de Londres, vient de rééditer en brochure un chapitre d'un ouvrage de Herbert Spencer intitulé : *Le droit de ne tenir aucun compte de l'Etat*. Cette réédition est suivie d'un bref exposé du Communisme anarchiste, duquel je détache la note qui suit : « Il n'est que loyal d'exposer que l'école individualiste de l'Anarchisme qui renferme maints éminents penseurs et écrivains, se différencie de nous principalement au sujet du communisme — propriété, rémunération du travail, etc. — Mais l'Anarchisme permet la possibilité d'expérimenter ces questions et, à ce point de vue, il n'y a pas de discussion entre nous. »

Pour faire réfléchir. — *A mon avis comme au vôtre, je pense, l'union normale doit être tellement libre, spontanée, interpersonnelle, que nul ne devrait en connaître. C'est affaire entre les participants. En outre, ces formes d'union varient naturellement suivant les individus, leurs passions, leurs convenances. Une minute, un jour, un mois, à l'essai, au caprice, à la durée, à l'alternance, à perpétuité, ceci ne regarde personne : chaque être humain, chaque couple d'êtres humains doit nous être sacré dans son désir, à la seule condition que la volonté des conjoints soit absolument d'accord. A cet égard, je ne fais point de différence entre le monde animal et cet autre monde, également animal, qui est l'humanité.*

Mais si je me garde bien de juger les individus, je puis constater qu'il y a des formes d'union plus ou moins élevées. Evidemment, la forme supérieure est celle qui comprend à la fois la passion mutuelle, la fervente amitié, l'estime parfaite et la constance d'amour provenant de la transformation continue, du renouvellement de l'un par l'autre jusqu'à la fin de la vie. Cette union, atteinte par un petit nombre d'individus, n'est-elle pas l'idéal, et la première explosion d'amour ne la contient-elle pas en germe? Si la promesse instinctive qui se fait entre les amants ne se réalise pas, — et que de chances pour qu'il en soit ainsi, — c'est l'unité de la vie qui se brise... (Extrait de lettre).

ELISÉE RECLUS.

“ LES RÉFRACTAIRES ”

Deuxième série. — 8/9^{me} fascicule. — Nov.-Décembre 1913.

Conte pour Noël.

LA SCÈNE SE passe de nos jours, au seuil des Cieux. Dives [*] entr'ouvre le portail et aperçoit l'Homme de Galilée, auquel il exhibe son passeport, ainsi conçu :

« Je remets mon âme aux mains de mon Sauveur, pleinement confiant que l'ayant rachetée et lavée dans son sang précieux, Il la présentera sans tache devant le trône de mon Père céleste, et je supplie mes enfants de maintenir et de défendre, en toutes circonstances, et quoiqu'il puisse leur en coûter de sacrifices personnels, la sainte doctrine de l'expiation complète du péché par le sang de Jésus-Christ, offert une fois pour toutes, et par lui seul. [**] »

L'Homme de Galilée (après l'avoir parcouru). — Très bien. Excellent. Est-ce qu'on le publiera dans les journaux de là-bas ?

Dives. — Oui.

L'Homme de Galilée. — Voilà une bonne réclame pour moi. Comment pourrais-je assez vous remercier. Peut-être est-ce vous qui me rendrez célèbre. Mais, dites-moi, qui vous a parlé de moi ?

Dives. — Ignorez-vous que depuis à peu près deux mille ans, vous avez été accaparé par de nombreuses sectes qui vous ont incorporé à de vastes associations financières, auxquelles quel-

(*) Le “ mauvais riche ”. (**) Testament de Pierpont Morgan.

ques-unes ont donné le titre de Société Anonyme de Jésus-Christ ?

L'Homme de Galilée. — Quelle drôle d'histoire ! La vie que je menais là-bas était bien pénible. Que de nuits j'ai inutilement cherché un lieu où reposer ma tête ; que de jours où j'ai dû me passer de manger. J'étais entouré d'ennemis acharnés : agents de change, prêtres, marguilliers, rentiers. Vous connaissez la suite : On finit par me mettre en croix, entre deux voleurs. Piètre existence, n'est-ce pas ? Et vous disiez qu'en se servant de moi, quantité de gens ont amassé de grosses fortunes ? Voilà qui est tout à fait paradoxal !

Dives. — On vous a incorporé au Régime . . . le . . . bref, vous êtes devenu le Régime même. Pour ma part, je vous ai trouvé d'une grande valeur. Plusieurs de vos parrains ont raconté que vous aviez dit quelque chose dans ce genre : « A qui ne possède rien, il sera donné. » Je ne me souviens plus des termes exacts.

L'Homme de Galilée, fronçant les sourcils. — Quelle était votre profession ?

Dives, jetant les yeux tout autour de lui. — Les circonstances m'ont forcé à me faire bailleur de fonds. De plus, . . . hum . . . hum . . . je m'occupais d'un musée artistique.

L'Homme de Galilée, tout bas. — Tiens, un recéleur !

Dives, pâlisant. — Un . . . quoi, Seigneur ?

L'Homme de Galilée, tout bas. — Un homme chez qui l'on met en dépôt le bien d'autrui. Mais ne vous inquiétez pas, mon cher Monsieur, vous ne saviez pas ce que vous faisiez . . . Il s'inter-

rompt et d'un air lointain, se parle à lui-même : Où donc ai-je entendu prononcer cette phrase-là ? Les paroles, je m'en souviens, mais le lieu ? . . .

Dives. — D'autre part, Seigneur, j'ai mené une vie exemplaire. J'ai donné des millions aux œuvres de charité. Il va sans dire, néanmoins, que (il tord son chapeau entre ses mains) je n'ai pas donné tout ce que je possédais, mais . . . mais . . .

L'Homme de Galilée. — Mais, sans doute, avez-vous restitué tout ce que vous avez pris ?

Dives. — Je ne travaillais jamais le dimanche et souvent je faisais la quête à l'église.

L'Homme de Galilée. — Où ça ?

Dives, balbutiant. — A l'église, Seigneur.

L'Homme de Galilée. — Connais pas : l'église, l'église . . . qu'est-ce que ça peut bien être ? N'importe, les temps changent et sans doute aussi les mots. Mais vous êtes à l'entrée de mon domaine et j'ignore encore votre nom.

Dives, sur le même ton. — Dives, Seigneur.

L'Homme de Galilée, se redressant, splendide, divin, le visage transfiguré de dignité, comme si la mémoire lui revenait enfin. — En enfer, vampire !

Dives. — Ciel, c'est Lazare !

(En pleine figure, Dives reçoit un coup terrible qui le précipite dans l'espace. En tombant, il rencontre le toit d'un musée, le traverse avec fracas, et échoue dans la fosse d'aisances, corps mutilé et méconnaissable.)

Benjamin de Casseres

☆ ☆ **Du haut de ma tour d'ivoire :** ☆

Concernant une lettre d'Élisée Reclus.

DANS SON FASCICULE du 1^{er} octobre (page 525) le

Mercur de France a publié quelques lettres inédites d'Élisée Reclus. Une de ces lettres, très courte, a trait au roman anarchiste individualiste de Mackay : *Les Anarchistes*. A en croire Reclus, la conclusion de cet ouvrage, « c'est qu'il faut réussir quand même, non pas en suivant une voie considérée comme droite par l'anarchiste, mais en prenant le chemin ordinaire du gain et de la fraude ». Je me propose d'examiner de près cette assertion.



J'ai conservé un souvenir très vivant d'Élisée Reclus. A différentes reprises, je me suis entretenu avec lui et, malgré les années écoulées, je me rappelle fort bien l'impression que me laissaient ces conversations, quelques-unes fort longues, c'était de m'être trouvé en présence d'une personnalité quasi parfaite. Quand j'essaie aujourd'hui d'analyser cette impression, j'en trouve la source en la simplicité et en la modestie qui rayonnaient naturellement de ce grand savant. On a coutume, en parlant d'Élisée Reclus, de ne considérer en lui que le philosophe ou le sociologue ; il fut autre chose aussi : un géographe convaincu, passionné, épris de la science vers laquelle ses goûts l'avaient poussé : le plus éclairé de son siècle.

En écrivant ces lignes, j'ai présent à l'esprit certain soir où Reclus nous décrivait les péripé-

ties d'un voyage effectué jadis en Orient ; les termes dont il se servait étaient si peu recherchés qu'un enfant les aurait compris, mais chaque phrase révélait une érudition si profonde, une connaissance tellement sûre des hommes et des choses des contrées qu'il nous dépeignait que nous demeurions immobiles et silencieux sur nos sièges, loin certes du lieu où nous nous trouvions réunis, à la vérité foulant de nos pieds le sol des régions dont le tableau nous ravissait.

Je me souviens d'une anecdote sur un certain derviche que Reclus avait rencontré sur un bateau faisant le service entre S'amboul et la côte asiatique ; par mégarde, notre ami s'était assis sur le pan de la robe du musulman et il nous racontait comment, sans proférer une parole, l'illuminé l'avait regardé. Ce regard à la fois pénétrant et doux, pacifique et chargé de reproches avait suffi pour que le grand géographe sentit en son for intime qu'il avait causé quelque tort à son voisin. Il me semble encore entendre Elisée Reclus insistant sur la quiétude et l'a-cuité de ce regard. Nous n'étions plus à Bruxelles ; nous voguions non loin de la Corne d'Or ; c'était nous qu'éclairait le soleil de l'Hellespont ; nous nous sentions assis sur une banquette de ce steamer, voisinant avec des gens coiffés du turban et du fez ; c'était nous qui nous étions posés sur la robe du derviche et c'est encore nous que son regard fouillait jusqu'à l'âme, pour nous reprocher notre manque de délicatesse.



C'est un très petit incident, mais de la manière dont Reclus l'amplifiait, nul doute qu'il ait souffert, profondément, de s'être trouvé l'auteur de cet involon-

taire manque d'égards. Il se montrait là tout entier : idéaliste toujours et mystiquement affable. En effet, s'il se déclarait, par la pensée et par le verbe tellement éloigné du christianisme qu'il ne voyait de salut pour la France, qu'en sa " déchristianisation " — c'est son propre terme. — il en était moins distant par l'esprit qu'il voulait qu'on le crût. C'est à cause de la persistance de l'esprit huguenot dans sa conception de la pratique de la vie que, selon moi, le symbole qui se dégage du roman de Mackay lui échappa.

Carrard Auban, le héros des " Anarchistes " est fort loin de prendre « le chemin du gain et de la fraude » comme conclut sommairement Reclus, ce serait indigne de son caractère ; pas plus qu'il ne songe à « carotter » ses employeurs — *il s'impose* à des gens qui veulent l'exploiter et s'enrichir à ses dépens. Il a découvert le moyen de résoudre personnellement la difficulté de l'exploitation de l'homme par l'homme : il a vaincu l'exploiteur parce que, capable, lui l'exploité, de discuter avec lui de gré à gré. Pour y parvenir, il n'a pas tenu à ses patrons un langage évangélique ; il ne s'est point servi des termes à l'usage des apocalypses économiques et des masses illusionnables ; à des hommes d'affaire, il a parlé en homme d'affaire. Aux prises avec des hommes pratiques, il s'est placé sur leur terrain et non sur celui du sentiment ou des revendications sociales. Il a pris les hommes comme ils sont, les a traités pour ce qu'ils sont et non pour ce que les rêveurs et les habitués des fumeries d'Utopie voudraient qu'ils soient.

Avant de jeter l'anathème sur les Carrard Auban — et sur le " terre à terre " des anarchistes individualistes, — encore faudrait-il s'assurer si les faits qui se déroulent depuis cinq à six lustres — plus

d'une génération — ne donnent pas raison aux procédés auxquels a recours Carrard Auban. Il ne suffit pas d'attribuer aux anarchistes individualistes toutes sortes de vilenies — et je m'empresse de dire qu'il n'est plus ici question de Reclus — parce qu'ils refusent de mordre à l'hameçon de l'idéalisme insurrectionnel, révolutionnaire, syndicaliste ou communiste: il s'agit de savoir si insurrectionnels, révolutionnaires, communistes, syndicalistes se sont *imposés* moralement au reste du monde au point de l'avoir ébloui. On ne voit pas bien en quoi ces idéalistes flagrants se montrent supérieurs aux autres mortels. Certes, ce ne sont pas des monstres, mais je ne les vois pas exempts de ces grandes et petites mesquineries qui rendent la vie en société si insupportable. Les rancunes, les polémiques de personnes, l'étroitesse de jugement, la question boutiquière le "cancanage", sévissent aussi bien dans les milieux avancés que dans les cercles qualifiés rétrogrades. Le parlementarisme et le fonctionnarisme syndical, le "congressisme" communiste n'ont rien à envier aux pratiques en vogue "de l'autre côté de la barricade". Les méthodes de discussion dont usent les feuilles d'avant garde ressemblent à s'y méprendre à celles dont se servent les journaux bourgeois.

On ne tient compte aucun en ces milieux, — sauf quand il s'agit d'hommes dont la réputation est consacrée — du désintéressement et du labeur acharné de ceux qui ont œuvré des années durant et œuvrent encore sans en tirer un sou à la diffusion d'idées tenues apparemment pour fondamentales. Les médiocres et les ratés pullulent parmi ces soi-disant idéalistes, y exhibant une vanité monumentale qui ne résisterait nulle part ailleurs aux éclats de rire

Le premier noircisseur de papier venu — parce qu'il délaye en dix articles fumeux un sujet demandant vingt lignes claires pour être exposé — se croit un maître en l'art d'écrire. Les ragots les plus ineptes et les moins fondés se colportent d'abord sous le manteau, se grossissent en chemin et finissent, sous une forme ridiculement exagérée, par être jetés en pâture à des lecteurs bénévoles et alléchés, qui s'en délectent — tout en continuant à discourir avec mépris des consommateurs de la prose des quotidiens à scandale.

J'exagère? Que non. Et les initiés le savent bien. Et je ne suis pas seul à constater les faits. J'en prends à témoin deux opinions qui émanent de sources opposées. J'extrais la première de *l'anarchie*, du 4 septembre

Rien ne différencie les anarchistes — y est-il dit — des autres hommes ou si peu de chose. En leur sein, la médisance, le parti-pris, le mensonge, la calomnie, la mauvaise foi sont en permanence. Leurs rapports ne sont ni plus raisonnables, ni plus fraternels et les bourgeois ricanent en entendant des gens aussi tarés qu'eux émettre l'outrecuidante prétention de rénover la société.

J'extrais la seconde d'une lettre de Kropotkine que j'ai sous les yeux et qui a rapport à la révolution mexicaine. Le philosophe russe y expose que

l'hostilité que la révolution mexicaine a rencontré auprès de tant d'anarchistes l'a rendu affreusement triste. Cela lui a démontré combien il reste encore en eux de jacobinisme politique et combien incapables sont la plupart d'entre eux d'imaginer ce qu'est une guerre de paysans.

Je ne suis pas très sympathique à la révolution mexicaine, qui finira par tourner au profit de quelque aventurier politique, mais cela ne m'empêche pas de reconnaître le bien fondé de l'observation de l'auteur d'*Autour d'une Vie*. Ah oui! parlons-en de la largeur d'esprit des dénonciateurs de l'intolérance bourgeoise!

Un communiste proposait naguère la fusion de tous les organes anarchistes en un seul. Gare à l'écrivain dont la personne serait antipathique à tous les autres collaborateurs. Quelle joie, pour ces jacobins, d'être parvenus à l'empêcher de répandre sa pensée !

N'étant plus de ceux qui m'étonnent, peu m'importe. Je comprends Reclus que sa mystique grandeur d'âme tenait loin de la réalité misérable. Mais je comprends tout autant, sinon plus, ceux qui ne demeurent point aveugles à la réalité, déchirent le voile des grands mots et disent son fait, brutalement parfois, à l'Idéalisme. Malgré les pionniers anonymes et les leaders encensés, malgré les syndicats, les fédérations communistes, nos chétives publications, si peu lues et maintenues au prix de tant d'efforts, notre planète poursuit sa route, à la remorque du soleil, entraînée vers l'Indéfini. La vie qui bouillonne à la surface de cet infimé parmi les grains de poussière stellaire s'éteindra quelque jour, dans une crise de refroidissement sénile, à moins qu'une collision prématurée en fasse une macédoine de petits morceaux où ne pourraient plus subsister les parasites que nous sommes. Car voilà ce que nous sommes : des aptères terriens, sortes de poux supérieurs, mobiles, inconstants, capricieux, dominés par le principe de la sélection naturelle.

Nous oublions cela si souvent engourdis que nous sommes dans le brouillard de nos illusions. Si nous secouions notre léthargie, nous verrions la vie comme elle est : une lutte ou plutôt une concurrence, et les hommes pour ce qu'ils sont : des frères en parasitisme terrien, auxquels on peut trouver avantage à s'associer, desquels on peut trouver utilité à se dissocier, selon que le résultat implique ou non accroissement de vie personnelle.

Donc, Carrard Auban ne vit pas dans les nuages. Comme le savent ceux qui ont lu le roman, les idées

généreuses ne lui manquent pas, mais il a conscience du rôle que la question économique joue dans sa vie. Anarchiste individualiste, il se reconnaît par cela même égoïste et utilitaire: il agit en conséquence: il ne veut ni esclave ni maître, il ne veut pas être davantage l'esclave que le maître. Il a compris qu'à l'égard de l'exploiteur une attitude s'imposait: lui tenir tête sur son propre terrain. Ayant réuni les atouts indispensables, il a joué franc jeu, il a gagné. Fallait-il qu'il attende que les autres "miséreux" aient secoué leur misère pour engager la lutte? Qu'y auraient-ils gagné?

A qui se juge en mesure de l'imiter, il a ouvert la voie. Et c'est en cela qu'il a fait acte de « bon camarade ». Car le bon camarade ce n'est pas celui qui « produit » selon sa force afin que nous « consommons » selon nos besoins, — ou si l'on préfère celui qui œuvre à notre place ou nous laisse uniquement nous reposer sur sa vigueur ou sa bonne volonté. Le « bon camarade » c'est celui qui nous presse: ignorants, de nous instruire; nonchalants, de réagir; faibles, de devenir forts; courbés, de nous redresser; vaincus, d'apprendre à vaincre.

Enquête sur le caractère de l'École moderne.

LE camarade R. FRAIGNEUX, boulevard d'Anderslecht, à Bruxelles, soumet à l'appréciation de ceux que la question

intéresse une formule définissant le caractère de l'ÉCOLE MODERNE, laquelle, selon lui, doit être à la fois rationnel, scientifique et révolutionnaire. A cette formule, que je reproduis ci-dessous, il sollicite des réponses, favorables ou non, qu'il compte réunir en une brochure:

“ Ne pouvant concéder à autrui le droit d'enseigner l'Erreur ou le Mensonge et, d'autre part, ne pouvant admettre que l'on puisse abandonner au hasard le soin de déterminer chez l'en-

fant, devenu homme, soit une mentalité de légalitaire ou de croyant, soit une mentalité consciente de révolté ou d'athée, il convient donc de nier la liberté d'enseignement et de s'opposer à la neutralité de l'École".

Je n'ignore pas la délicatesse et la complexité de la question.

En ce qui concerne l'école actuelle, il est entendu qu'on n'en saurait attendre de neutralité. L'école a pour but — elle ne peut avoir d'autres fins — de dispenser un enseignement de nature à inculquer à ceux qui la fréquentent l'obéissance aux institutions qui régissent leur pays et le respect de ceux qui les incarnent administrativement.

Les maîtres d'école actuels sont des fonctionnaires payés par l'Etat, afin de faire les affaires des dirigeants, hier royalistes ou bonapartistes, aujourd'hui (en France) républicains, demain peut-être socialistes ou syndicalistes.

Imaginez l'école publique aussi rationaliste, aussi scientifique, aussi athée que vous voudrez, son caractère ne changera pas: le rationalisme, le scientisme, l'athéisme qu'on y enseignera ne sera jamais en contradiction avec sa fonction de manufacturière de bons sujets, de bons citoyens ou de bons syndicalistes. Tout régime au pouvoir — fût-ce le régime communiste anarchiste — aura intérêt à faire de l'École le soutien de sa puissance. Il n'en est pas un seul qui ne proscrive les instituteurs trop bruyants dont l'enseignement tendrait à battre en brèche l'autorité existante. Et cela sous peine de se suicider.

L'École dépendant de la commune ou du groupe n'offre pas plus de garantie, l'enseignement qui s'y donnerait refléterait les idées du groupe ou de la commune.

La solution apparaît, au point de vue anarchiste dans la concurrence des méthodes d'enseignement. Il appartient, logiquement, à quiconque s'en sent la vocation, d'ouvrir école, en dehors de tout diplôme.

A ceux qui assureront le fonctionnement ou la fréquentation de l'école de se rendre compte de la capacité du pédagogue.

Hors de ce point de vue — le seul anarchiste — force est de retomber dans l'arbitraire de l'interventionnisme, — étatiste, fédéral, communal ou autre.

Mais la façon de voir anarchiste adoptée, des difficultés ou des problèmes d'un autre ordre surgissent.

L'enfant appartient-il à ses parents — à son père ou à sa mère — à son instituteur — au milieu — ou plus simplement à LUI-MÊME?

Sera-t-il contraint de se rendre à l'école dont le programme d'enseignement lui déplaît — ou dont le maître lui est antipathique? Ou pourrait-il choisir et instituteur et établissement d'enseignement?

Il est difficile de répondre à ces questions, d'autant plus que l'influence réelle et profonde de l'enseignement sur le tempérament de l'enfant reste encore à démontrer.

Le point de vue anarchiste individualiste, c'est que l'enfant demeure sous la responsabilité de sa mère tant qu'il n'est pas en état de se débrouiller seul. C'est à celle qui le nourrit et guide ses premiers pas dans la vie de choisir son éducateur.

L'idéal serait que la mère fut elle-même l'éducatrice de sa progéniture.

Il n'est pas du tout certain qu'il soit utile à l'enfant — au contraire — d'accumuler au cours de ses premières années tant de connaissances diverses. Ne vaut-il mieux que la mère développe d'abord en lui la santé physique, se bornant à lui enseigner l'indispensable au point de vue pratique et les connaissances, encore nombreuses, qui ne sont l'objet d'aucune discussion: lire, écrire, compter, les phénomènes naturels à sa portée. Le but à viser n'est il pas que la mère se préoccupe avant tout de le préparer à choisir, une fois en état de se débrouiller

l'instituteur et la méthode d'enseignement à même de répondre à ses aspirations ?

J'estime en effet que c'est seulement à cet âge-là — l'adolescence — en pleine floraison, que l'être humain commence à être capable d'apprécier un enseignement et de se rendre compte de sa valeur.

Je ne vois rien d'intéressant à déterminer chez l'enfant a priori une mentalité de révolté ou d'athée. Toute méthode d'enseignement qui ne le conduit pas à penser, comparer, discerner, choisir pour et par lui-même est une méthode d'autorité.

Or, nous sommes des anti-autoritaires.

Entre parenthèses, j'augure mal de l'enseignement rationaliste s'il n'est pas capable de supporter la concurrence.

Avant de déterminer l'enfant à être plus tard "révolté" ou "athée", il convient de le déterminer à être un Homme

J'affirme que devenu un Homme, un Individu aimant passionnément sa vie, il se révélera du même coup ennemi de tout ce qui entrave son développement, économique comme spirituel, — de l'autorité des Dieux comme de celle des Maîtres.

E. Armand

L'offensive est le principe de l'Etat, tandis que la défensive est un aspect du principe de la liberté.

Benjamin R. Tucker

Questions psychologiques.

les sortes de sentiments pour l'homme ?

a) UNE même femme peut-elle éprouver *succes- sivement* toutes

1. l'amour ingénu, sentimental;
2. l'amour sensuel;
3. le flirt;
4. l'admiration pour le génie d'un homme;
5. l'amitié amoureuse;
6. la liaison intellectuelle [collaboration];
7. l'amour platonique.
8. enfin l'amour (*l'amour complet*) ?

b.) Une femme peut-elle éprouver, comme certains hommes, *simultanément*, deux ou trois de ces sentiments sans en *confondre* aucun avec "l'amitié proprement dite" (amitié non amoureuse, amitié sans flirt, amitié pure comme celle éprouvée pour une femme, mère, sœur, un frère, oncle, &c) ?

Des réponses nombreuses me furent adressées par des femmes affirmant la possibilité de la *successivité* de l'amour ingénu, sensuel, puis complet, ou de la succession du flirt puis de l'admiration, mais toutes nièrent la *simultanéité*, sauf une, dont voici l'audacieuse réponse :

« Seule, sans famille, libre de toute contrainte, je puis avouer sans danger que je les ai *tous* éprouvés dans ma longue carrière littéraire. J'ai soixante ans et ce n'est pas encore pour moi l'âge des cendres.

1. A quinze ans, AMOUR INGÉNU, — et en même temps amitiés pures pour d'autres camarades;
2. A vingt ans, le même amour ingénu pour le même, simultanément avec un AMOUR SENSUEL pour un autre;
3. Le monde m'ayant contrainte à épouser le second au lieu du premier (auquel mon cœur resta toujours attaché), je fus vite lassée de cet amour sensuel parce qu'il n'était pas complété par les autres éléments nécessaires à l'amour, et me consolai par un peu de FLIRT et même des flirts succes-

sifs, sans suite, sauf un qui se doublait d'amitié amoureuse ;

4. Ce double sentiment cessa par l'absence et je recontrai un homme pour qui j'éprouvai l'ADMIRATION (pour son génie) puis l'amour platonique, qui est l'amour sans l'attraction sensuelle ;

5. L'AMITIÉ AMOUREUSE (voir plus haut) ;

6. LA LIAISON INTELLECTUELLE (je la pratique avec plusieurs écrivains) ;

7. L'AMOUR PLATONIQUE (voir plus haut) : chose incroyable, de toute mon expérience psychologique, ce fut le sentiment le plus fort de ma vie, celui qui me bouleversa le plus, et cet amour d'âme subsistait à côté d'une antipathie physique me rendant désagréable même une poignée de mains !

8. Enfin l'AMOUR COMPLET, sensuel et amical à la fois, qui subsista à côté de diverses amitiés, mais qui, à la suite d'une trahison, cessa d'être amical, mais est resté ou plutôt renaîtrait sensuel à l'occasion. Cet amour complet, je l'éprouvai ensuite pour un autre, sous forme d'amitié amoureuse d'abord, d'amour platonique ensuite, mais peut-on appeler amour complet une liaison qui n'est plus que de l'amitié, après avoir été — un peu de temps — un amour complet (ou son illusion) ?

C'est ainsi que malgré les morts et les absences, les souvenirs sont vivants. Actuellement subsistent chez moi, simultanément :

1 l'amitié redevenue pure (comprenez qui pourra) et sans antipathie ni attrait sensuel pour le dernier aimé ;

2 un attrait sensuel, fait de souvenir, pour celui qui m'a trahie, et une amicale indulgence ;

3 une amitié pure pour un autre (qui, je crois, m'aime), avec antipathie physique absolue ;

4 liaison intellectuelle nouvelle (avec antipathie physique) ;

5 désir de rencontrer un amour complet, chose impossible ;

6 sympathie d'esprit et de cœur très vive pour un être antipathique à plusieurs et qui m'attire davantage que par une vague amitié. Il est marié, j'aime sa femme, ses enfants ; ce ne pourra jamais être de l'amour. Y a-t-il attirance ou antipathie physique ? Je ne sais, mais il y a télépathie. Serait-ce l'annonce de ce que je désire ? Le sort en décidera, selon les circonstances. Ce sentiment n'est pas classé, c'est un prologue, une curiosité de se connaître autrement que par l'échange de quelques rares paroles ou écrits. A mon âge, je me méfie de mon cœur, il s'emballé plus vite que dans la jeunesse. Ce sera à LUI de me chercher, s'il a besoin de l'âme et de l'esprit-sœur. Sinon, je n'entrerai pas dans sa vie ; du moins tant que sa femme demeure avec lui ».

Cette confession de vieille femme, qu'en dites-vous ? Du moins, elle a le mérite de la sincérité. Voici ce que je connais de son auteur : elle est laide, n'a jamais été élégante ni coquette, elle est très fidèle dans ses affections. Elle a consacré une grande force de volonté à vouloir aimer celui qu'elle ne pouvait plus aimer ; elle est devenue malade de vouloir résister à l'amour, le plus fort.

La conclusion, c'est que l'amour est la condition de toute vie et qu'on ne doit pas le contraindre à s'enfermer dans un cercle de temps restreint ou dans un texte de loi.

Les enfants appartiennent toujours à la mère ; même si elle se sépare du père, l'amitié devrait pouvoir et peut subsister entre amants (époux), qui ont rompu ; ce dernier fait est le plus important de tous, sa réalisation est moins impossible qu'on serait porté à le croire.

Agénor de Rouegg

Feuilles mortes.

LES HEURES de
clarté deviennent
toujours plus

courtes et plus froides. Les feuilles mortes tapis-
sent le plancher des bois. Les arbres dépouillés
n'abritent plus de la pluie. Des amas de mauvaises
herbes se consomment sur la terre brunie. Les gelées
ont tué le mouvement dans les jardins et, telles
des tentures de deuil, les feuilles noircies des me-
lons et des courges pendent lugubrement le long
des tiges. Seuls résistent choux et betteraves,
— comme dans la vie.

Nous boutonons nos pardessus jusqu'au men-
ton, — nos pieds foulent les feuilles mortes. La co-
médie annuelle s'est jouée une fois de plus et le
rideau tombe pour se relever sur un monde tout
de blanc vêtu. Quelle chose étrange que cette pro-
digalité périodique, cette joyeuse succession des
saisons, cette mobilité d'expression, cet effort spon-
tané et continu ! Faut-il s'étonner et déplorer que
l'art soit également mobile, également futile, — et
prodigue ? La solitude créatrice où se meuvent les
âmes d'artiste ne les amène-t-elle pas au delà d'un
croassement de corbeaux et d'un crissement de
feuilles mortes ?

Il peut être encore plaisant d'être un poète ivre
à Paris, mais nos grands artistes — s'il en reste —
vivent en ermites. L'appréciation publique est tou-
jours en retard d'une quarantaine d'années. Ibsen,
Nietzsche, Strindberg sont des preuves vivantes
de la lenteur nécessaire à l'appréciation pour attein-
dre sa pleine réalisation, alors que pour les choses
matérielles elle a lieu si rapidement, si impétueu-
sement. La popularité dont jouit le nom d'un Sha-

Shakespeare dépend de milliers d'universitaires aux yeux troubles, qui trébuchent sur la lettre et ne réussissent pas à saisir l'esprit. Pensez-vous que Manet soit compris? Aussi peu que l'est Delacroix. On les a analysés jusqu'à un certain point, de savants critiques les ont disséqués, ils ont été épinglés, tel un papillon ou un scarabée, dans un but de classification puis on les a déposés sur les rayons du temps à titre de conserves d'hiver. — afin que de temps à autre s'en délecte quelque gourmet assez étroit d'esprit pour s'en tenir à une marque alimentaire spéciale. Si des anges habitent sous les voûtes étoilées du ciel, nul doute qu'ils ne cessent de verser des larmes sur ces efforts vainement dépensés à la poursuite du beau.

Pourtant certains de ces larmes se transforment en perles. Nullement intimidé, le vrai artiste gravit son sentier épineux. Le véritable artiste est un prophète. Il est en proie à d'apocalyptiques visions. Pourquoi s'étonner que les mortels ordinaires ne puissent le suivre? Ses œuvres sont des révélations. On peut les comparer à ces fleuves de lave qu'on ne peut toucher qu'une fois refroidis, à des masses de glace qui doivent fondre sous le soleil de la compréhension. Les multitudes ricanent à la vue de ces spectacles somptueux. Qu'elles ricanent. Elles ont toujours préféré Barabbas, le voleur, même quand Barabbas personnifie ces grands hommes d'affaire qui, sans scrupule, dévastent leur sol. C'est l'antipathie naturelle de la fourmi pour la cigale.

De la baie le brouillard se lève, telle une armée de fantômes gigantesques, silencieux et majestueux. Le véritable artiste comprend. L'art, à son apogée, est vaste, fondamental comme la nature. Mais à

quoi servirait d'expliquer cela à un usinier ? Pour lui l'art se résume en listes de souscriptions, en subventions, en opinions d'experts, en critiques journalistiques, en exhibitions sensationnelles, en prix colossaux. Le public s'amuse avec l'art comme l'enfant avec ses jouets. Pourtant, contradiction étrange, le public exige de l'art qu'il soit éducatif et éthique. Le public est si imparfait qu'il éprouve le besoin de crier à la perfection concernant des choses qu'il ne comprend pas. Il est tellement plongé dans le matériel que son idéal le plus élevé est doublé de considérations tangibles. Car on ne peut changer le point de vue de la règle de conduite de toute une vie, et jamais des antipodes ne jouiront du même rayon de visibilité.

Alors à quoi sert l'art ? Quel est son but ? Et vaut-il la peine dont il est cause ?

Entendez-vous le bruit des pas sur les feuilles mortes qui jonchent les forêts silencieuses ? Voilà la réponse : Ce ne sont pas ces feuilles jaunies qui donnent naissance à l'automne, mais c'est l'automne qui les produit ; elles sont la conséquence naturelle de l'évolution et de la transformation continue de la vie. L'art est une force naturelle du même genre, aussi irrésistible que le jaillissement de l'eau à la surface du sol. L'art est éthique en ce qu'il libère de la servitude l'essence la plus subtile et la plus puissante à laquelle l'esprit humain puisse donner lieu. C'est une question futile de demander à quel dessein. La splendeur des dernières fleurs de l'année sera éclipsée par celles du printemps qui vient

Il n'y a rien d'exceptionnel à être un artiste. On aurait pu tout aussi bien être un fabricant de con-

serve de porc. Ce qui est exceptionnel, c'est de demeurer fidèle aux dons dont la nature nous a mystérieusement gratifiés. Car l'art est une conquête aussi bien qu'un don.

Et il n'est rien au monde qui soit plus glorieux que de lutter, une vie durant, pour parvenir à un degré supérieur de manifestation personnelle, de ne jamais se reconnaître vaincu et de ne lâcher pied qu'à l'âge où une certaine léthargie menace d'émousser l'acuité d'esprit et la clarté d'expression — ou encore de combattre à soixante-dix ans comme le Titien pour rendre chaque jour son pinceau plus libéré et plus persuasif ou d'espérer à quatre-vingts ans, comme Hokusai, qu'une heure viendra dans l'avenir où il pourra, en toute conscience, affirmer qu'il est maître de son art.

Les acclamations de la foule sont sans importance. Les lauriers de l'année écoulée sont tout simplement une invite à s'engager cette année en des sentiers plus arides encore.

Sakadichi Hartmann

Satan règne.

A L'OREILLE CONTEMPORAINE, complaisante, Satan, le visage souriant et la langue onctueuse, prêche aux jeunes comme aux vieux. Et voici l'évangile du Rebelle :

“Débarrassez-vous de toute croyance. — Rejetez les superstitions qui, jadis, dominèrent le monde et auxquelles se sont laissés prendre de pauvres sots, autosuggestionnés, dupes de leur imagination, instruments de prêtres qui vécurent aux dépens d'une foi, incapable de répandre sur l'Homme un rayon de lumière, bonne tout au plus à l'induire en erreur. — Retenez cette Vérité qu'il n'est point de péché. — A la Connaissance joignez la Sagesse. Et ne tenez pas compte des divagations des insensés. — Brisez vos fers, ô esclaves — Que chacun soit son propre Dieu avec, pour ciel, son Désir librement assouvi”.

Matthias Bar

Du Dogmatisme.

UN problème que l'homme primitif résout par l'action instinctive ; que l'homme d'hier résolvait par la croyance. Comment le résoudre-nous ?

Le Dogmatisme est une entrave à la pensée, partant à certaines formes supérieures de l'action ; un obstacle à la libre investigation de l'Univers par notre esprit, un obstacle à son développement.

Mais la libre recherche incessante aboutit au scepticisme, à un balancement perpétuel du pour et du contre. Etat d'esprit fort bien traduit par les sophistes de la Grèce antique grâce à leur subtile dialectique. La nôtre s'appuie sur les hypothèses de la science et n'est pas moins subtile.

Le Dogmatisme permettait ou nécessitait l'action ; point d'irrésolution devant les faits ; pour le dogmatique, ils entrent dans un cadre construit à l'avance. Et sa ligne de conduite est toute tracée.

La conviction, en effet, est nécessaire à l'action. Sur quoi la baser ? La certitude, nous n'y atteignons pas. Si nous croyons la posséder c'est que la grâce du Dogmatisme nous a touchés. Sur quoi donc baser une conviction si ce n'est sur la croyance ?



Mais nous ne voulons pas croire. Pis : nous ne le pouvons pas. Plus de chaînes, même dorées. . .

Le problème est posé.

La solution existe-t-elle ?

Laissez-moi en douter. Mais voici *une* solution. Ce n'est qu'un compromis de l'homme avec lui-même. Que l'esprit demeure libre de tout dogmatisme, — mais que *pour l'action* il se constitue un dogmatisme personnel altier et vivace : l'idéal. Scepticisme purement intellectuel, et, dans la vie, idéalisme.

Puissiez-vous trouver mieux !

Le Rétif

Valeur et Responsabilité(*).

III

SUPPRIMER la valeur équivaldrait à supprimer la société économique.

Il convient de faire remarquer ici que les anarchistes (communistes), tout en proclamant la vertu de l'entente, ne s'aperçoivent pas qu'en supprimant la valeur, ils détruisent la base et le matériau même de l'entente, puisqu'ils créent des êtres imaginaires, qui ne possèdent pas de quoi s'entendre. On conçoit que faisant dériver la production de la consommation, ils considèrent la consommation comme essentiellement individuelle et ne nécessitant pas l'association technique exigée par la production — ce qui les mène à nier la nécessité d'un lien économique entre les individus isolés. Mais il suffit de considérer ces derniers comme des producteurs autonomes pour comprendre la signification non seulement économique, mais éthique, de l'entente mutuelle.

On a dit que la propriété était comme la projection de l'individu dans l'économie et le terrain économique sur lequel évolue sa personnalité matérielle, intellectuelle et morale. Il est impossible de donner un sens concret à cet axiome, car les nécessités techniques ne permettent souvent pas à l'individu de posséder le capital nécessaire à une production trop complexe pour être effectuée par lui seul. Par exemple, le "cheminot" propriétaire individuel n'est possible qu'en tant que capitaliste. Or, nous nous situons en dehors du monopole capitaliste. A l'axiome rappelé ci-dessus, on peut donner une signification éthique beaucoup plus claire. Moi, cheminot, associé avec des collègues pour l'exploitation d'une entreprise gigantesque dont le capital est techniquement in

(*) Suite et fin. Voir le fascicule précédent.

divisible; je sais fort bien que je ne puis réclamer mon poids de rails, de roues et de wagons : ma propriété est fondue intimement en celle de tous mes co-associés. Ceci n'empêche pas qu'en ce qui me concerne, je me considère individuellement comme propriétaire et que cette propriété existe véritablement du fait des droits qu'elle me donne d'intervenir dans les délibérations auxquelles donne lieu le fonctionnement des chemins de fer. C'est encore plus évident lorsqu'il s'agit d'entreprises dont la nature permet que je me sépare de mes co-associés, que je m'unisse à d'autres, emportant avec moi les instruments de travail et la matière première ou les livrant sur place en échange d'autres équivalents. En un mot, je me considère comme une force et une réalité économique, trouvant en cette force et cette réalité l'indépendance économique et morale nécessaire pour m'associer librement à qui je veux et comme je l'entends. Même alors que cette association serait imposée par la nature de mon travail, elle ne revêtira jamais le caractère odieux d'une contrainte exercée par l'un de mes semblables ou la collectivité tout entière.

Mais pour que cet individu moralement propriétaire soit possible, admis par la conscience individuelle et reconnu par tous, il est indispensable que l'être individuel soit considéré comme producteur et non plus comme consommateur. Il faut que l'éthique et l'esprit général de la société, interprétés en droit écrit et en habitudes mentales, constituent une morale de production et non de consommation. En tant que producteur j'ai le droit de posséder à titre inaliénable ou de me considérer au même titre possesseur des instruments de travail me permettant d'exercer ma profession sans avoir à couler la nuque devant un capitaliste individuel ou social ayant monopolisé pour son compte tous les engins de production. En tant que consommateur, ma propriété ne dépasse pas les objets de consommation disponibles au moment

de la consommation. En tant que producteur, je me présente le front haut devant la société, conscient d'en constituer une partie active et nécessaire : je lui offre ce qu'il m'est possible et j'en réclame l'équivalent, faisant sonner bien haut mon utilité sociale. En tant que consommateur, je suis un gueux qui demande ou même reçoit sa quote part des richesses produites en majeure partie par autrui — et qui le réclame en faisant valoir ses besoins et sa misère personnelle, en échange, le concernant, de contribuer pour « ce qu'il pourra » à la production, sans pour cela prendre l'engagement de produire l'équivalent.

On conçoit l'énorme différence morale existant entre les deux thèses. On comprend aussi que la formule communiste aboutisse à nier la responsabilité et la dignité individuelle. Pour l'une l'Individu, l'individu social existe de par lui-même et la société est son produit. Pour l'autre l'individu existe grâce à la société, organisme purement automatique, extérieur à ses composants. Mais si la société existe en dehors de ses membres, ceux-ci n'ont pas besoin de s'entendre pour la créer. Lorsqu'on suppose toutes choses organisées à l'avance, il ne reste plus rien à organiser. Si donc les individus sont des non-propriétaires, des non-forces économiques, la libre entente entre eux est impossible parce que manquent le matériau et la cause.

La libre entente est possible seulement entre êtres individuellement conscients de leur puissance comme producteurs et à même de déterminer la convention, la nécessité ou non de l'entente. Les situations dans lesquelles ils sont susceptibles de se trouver sont au nombre de quatre :

1. — les intérêts des uns ne se mêlent pas à ceux des autres : auquel cas, il n'est ni lutte ni association ;
2. — les intérêts des uns et des autres ne peuvent trouver satisfaction que grâce à une assistance mu-

tuelle comme il arrive entre deux fonctions qui se complètent réciproquement ;

3. les intérêts sont contradictoires, mais il est possible et même nécessaire de s'entendre, les deux parties se faisant des concessions mutuelles afin d'établir un *modus vivendi* ;

4. — les intérêts ne coïncident jamais, mais l'entente est impossible ou inutile. Le premier de ces cas ne nous intéresse pas ; le second reflète la société *sui generis* ; le troisième est l'unique cas de libre entente. Mais il est évident que le troisième cas suppose le quatrième, c'est à dire la possibilité de la lutte, afin que l'être individuel puisse juger de l'utilité qu'il y a à l'accepter ou à l'éviter.

Kropotkine cite souvent les associations bourgeoises comme modèles d'ententes librement consenties — un exemple admirable de cette entente est fourni par les milliers de compagnies de chemin de fer des Etats Unis qui trouvent le moyen de faire circuler les wagons de chacune d'elles sur les réseaux de centaines de compagnies diverses. Cependant, quand, par suite de l'entente d'un certain nombre de compagnies on arrive à constituer un système indépendant et se suffisant à lui-même, celui-ci entre en concurrence avec les autres systèmes. L'entente ultérieure n'est plus ni utile ni nécessaire. Si donc la libre entente doit exister dans la société future, elle ne devra se produire qu'entre individus ou groupes se trouvant les uns à l'égard des autres dans le même état d'indépendance. Si l'indépendance n'existe pas, la libre entente est inutile.

IV

Une fois sur ce terrain, non seulement disparaît le communisme de consommation et s'affirme la nécessité de la valeur, qui lie entre eux et les différents groupes de la société et les individus composant ces différents groupes — les associant par un lien qui peut amener ou lutte ou entente, — mais encore il

de la consommation. En tant que producteur, je me présente le front haut devant la société, conscient d'en constituer une partie active et nécessaire : je lui offre ce qu'il m'est possible et j'en réclame l'équivalent, faisant sonner bien haut mon utilité sociale. En tant que consommateur, je suis un gueux qui demande ou même reçoit sa quote part des richesses produites en majeure partie par autrui — et qui le réclame en faisant valoir ses besoins et sa misère personnelle, en échange, le concernant, de contribuer pour « ce qu'il pourra » à la production, sans pour cela prendre l'engagement de produire l'équivalent.

On conçoit l'énorme différence morale existant entre les deux thèses. On comprend aussi que la formule communiste aboutisse à nier la responsabilité et la dignité individuelle. Pour l'une l'individu, l'individu social existe de par lui-même et la société est son produit. Pour l'autre l'individu existe grâce à la société, organisme purement automatique, extérieur à ses composants. Mais si la société existe en dehors de ses membres, ceux-ci n'ont pas besoin de s'entendre pour la créer. Lorsqu'on suppose toutes choses organisées à l'avance, il ne reste plus rien à organiser. Si donc les individus sont des non-propriétaires, des non-forces économiques, la libre entente entre eux est impossible parce que manquent le matériau et la cause.

La libre entente est possible seulement entre êtres individuellement conscients de leur puissance comme producteurs et à même de déterminer la convenance, la nécessité ou non de l'entente. Les situations dans lesquelles ils sont susceptibles de se trouver sont au nombre de quatre :

1. — les intérêts des uns ne se mêlent pas à ceux des autres : auquel cas, il n'est ni lutte ni association ;
2. — les intérêts des uns et des autres ne peuvent trouver satisfaction que grâce à une assistance mu-

tuelle comme il arrive entre deux fonctions qui se complètent réciproquement ;

3. les intérêts sont contradictoires, mais il est possible et même nécessaire de s'entendre, les deux parties se faisant des concessions mutuelles afin d'établir un *modus vivendi* ;

4. — les intérêts ne coïncident jamais, mais l'entente est impossible ou inutile. Le premier de ces cas ne nous intéresse pas ; le second reflète la société *sui generis* ; le troisième est l'unique cas de libre entente. Mais il est évident que le troisième cas suppose le quatrième, c'est à dire la possibilité de la lutte, afin que l'être individuel puisse juger de l'utilité qu'il y a à l'accepter ou à l'éviter.

Kropotkine cite souvent les associations bourgeoises comme modèles d'ententes librement consenties — un exemple admirable de cette entente est fourni par les milliers de compagnies de chemin de fer des Etats Unis qui trouvent le moyen de faire circuler les wagons de chacune d'elles sur les réseaux de centaines de compagnies diverses. Cependant, quand, par suite de l'entente d'un certain nombre de compagnies on arrive à constituer un système indépendant et se suffisant à lui-même, celui-ci entre en concurrence avec les autres systèmes. L'entente ultérieure n'est plus ni utile ni nécessaire. Si donc la libre entente doit exister dans la société future, elle ne devra se produire qu'entre individus ou groupes se trouvant les uns à l'égard des autres dans le même état d'indépendance. Si l'indépendance n'existe pas, la libre entente est inutile.

IV

Une fois sur ce terrain, non seulement disparaît le communisme de consommation et s'affirme la nécessité de la valeur, qui lie entre eux et les différents groupes de la société et les individus composant ces différents groupes — les associant par un lien qui peut amener ou lutte ou entente, — mais encore il

paraît évident que la lutte et l'entente ne s'excluent pas, de même que ne s'excluent pas l'entente partielle et la concurrence. En d'autres termes, nous affirmons des relativités et la coexistence dialectique de relativités opposées contre la prétention purement logique de tout réduire à une forme unique, absolue.

La philosophie anarchiste (communiste), après avoir nié les individus réels, leur oppose un fantôme sociétaire et crée ensuite pour donner corps à ce fantôme une infinité d'individus existant seulement en théorie. La question ne se réduit pas à une querelle entre individualisme et sociétarisme, mais elle comporte un débat beaucoup plus grave entre l'illusion et la réalité. Philo-ophiquement, les communistes, ignorant que les individus sont "sociaux" par nature et que la société, au sens historique, vit en eux, imaginent des types "antisociaux". Économiquement — dans la croyance que l'économie moderne est un chaos, parce qu'ils ignorent en quels modes innombrables la société économique se reflète sur les individus, ils imaginent une société économique fictive, existant en dehors des unités individuelles, de leurs rapports et de l'échange ; ils se donnent alors le luxe d'abolir la valeur. Puis, les individus rendus économiquement sociaux, non par les besoins spontanés de l'économie, mais parce que la société, être organique, leur fournirait le lait d'un sein maternel, ils isolent les individus, leur refusant les tendances économico-productives qui sont les plus communes à tous, et par là même éminemment sociales. Comme compensation, ils imaginent un nouveau lien idéal, constitué par la bonne volonté et par la justice abstraite création de la pensée et du sentiment — deux choses essentiellement individuelles. Enfin, après avoir nié le côté économique-social de la nature individuelle, poussant l'homme au travail, ils lui substituent un individu économique dont l'économie principale consiste en la consommation, autre fonction purement

individuelle, Deux abstractions donc: l'individu sans contenu économique et l'individu purement économique. La réalité manque: l'homme intégral, en partie semblable à et en partie dissemblable de-ses congénères; l'homme économique, moral, intellectuel et matériel tout à la fois.

Tous les sophismes en vogue chez les communistes proviennent de leur prétention d'individuer l'économie, qui est l'activité la plus sociale de l'homme et de socialiser les phénomènes moraux, qui sont les plus individuels et les plus subjectifs. Si bien qu'après avoir condamné l'existence des hommes réels, ils créent des fantoches. Mais ce sont les hommes réels qui font l'histoire et les anarchistes (communistes), tout en bâtissant un paradis de rêve pour leurs fantoches, ne se demandent pas si le projet qu'ils proposent à l'humanité future comme félicité suprême ne serait pas l'illusion la plus réactionnaire qui se puisse imaginer.

Libero Tancredi

Mon Ame réveillonne.

La nuit dernière, je rêvai que Mon âme,

hôtesse accueillante s'il en fut, s'était mis en tête de tenir le rôle d'amphytrion. Elle envoya donc, en insistant, un billet d'invitation à ses connaissances, les priant à souper, à minuit, en mon cœur. Les convives étaient de ceux auxquels vous concevez bien qu'une âme puisse s'adresser, ceux d'ailleurs qui sont les amis de la vôtre. Car, toutes les âmes humaines, nonobstant leurs goûts et leurs visées, paraissent posséder les mêmes amis. Voici donc ceux qui répondirent à sa requête pour réveillonner à minuit en mon cœur. D'abord, la Hardiesse, qu'on appelle aussi l'Effronterie. Puis se succédèrent: le Regret, vieillard qui marchait à pas comptés; l'Appétit qui avait déjà soupé; la Mémoire qui jetait un œil d'envie sur la Jeu-

nesse et la Joie, lesquelles entraient en se tenant par la main; la Bonne Résolution, si anémique qu'elle pouvait à peine se tenir debout; le Souci au front ridé et aux yeux baignés de larmes; l'Amitié, l'image même de la bonne humeur; l'Amour, petit gosse aveugle qui cherchait son chemin à tâtons et finit par se jeter dans la Jalousie et le Soupçon; l'Avarice, de l'or plein les mains; la Pensée de la Mort qui effraya chacun; la Foi, belle à ravir, mais que le Doute suivait sur les talons; l'Amour du Pouvoir exsangue et anxieux; l'Amour du Monde qu'accompagnait la Recherche des Situations en vue; la tendre Affection qui donna un baiser à l'Amour du Foyer, lequel évitai l'Amour de la Mode; le sombre Découragement aux sourcils froncés; la Pédanterie qui s'embarrassa dans les plis de sa robe, et la Vantardise qui bégayait; mon Idéal qui se tenait juste assez éloigné pour être hors de portée; la Méfiance, rougissante et la Logique qui marchait sur la tête; l'Envie, toute petite, qui rampait; la Gloutonnerie dont les yeux ne quittaient point son assiette; l'Amour de la Renommée qui entra en battant du tambour; la Fausseté qui avait répondu qu'elle ne viendrait pas; l'Espoir et la Crainte qui franchirent le seuil en boxant.

Le dernier invité qui s'avança fut la Honte, toute timide, toute seule, qui se glissa inaperçue jusqu'à son siège où elle se tint les yeux fixés sur le sol. Après que mon âme eut récité le *benedicite*, les convives se mirent à manger, à boire et à causer pendant quelque temps. Ensuite ils se séparèrent, se souhaitèrent une bonne nuit et s'en furent chacun de leur côté. Tous, sauf pourtant la Honte qui demeurait à sa place, malgré le visible ennui de mon âme.

« Vous m'avez conviée ici de votre bon gré » dit-elle enfin, « sinon je serais restée tranquillement chez moi. Or, maintenant que vous m'avez invitée, je suis venue m'installer ici à demeure ». Et ce disant, elle grinçait des dents. Mais voici : tandis qu'elle parlait, mon âme avait baillé deux fois et en baillant je m'éveillai.

Robert J. Shores

Individualisme.

Je suis celui qui
passe . . . Pour
moi, le soleil luit tous les matins ; pour moi, les
champs & les bois sont toujours beaux ; pour moi,
l'eau de la rivière est toujours claire. Et, pour moi
encore, le sourire des jolies filles est toujours ac-
cueillant.

Que m'importe alors l'opinion générale sur mes
faits et gestes la critique d'autrui sur mes manières
d'agir et mes façons de penser !

Que m'importe le mépris de certains, lesquels,
du haut du pinnacle où les porta l'ignorance d'une
foule absurde me regardent dédaigneusement
passer !

Que m'importent le luxe et les richesses, les hauts
et les bas sociaux. Vouloir «réformer» la société,
ce serait sortir des limites de mon *moi*. N'ai-je pas
pour ma part la vie saine de corps et d'esprit, la
santé et le contentement de moi-même ? — choses
exclusivement miennes & dont nul ne me peut
priver.

Que m'importent ces exhibitions d'art, ces dé-
ballages de littératures — vastes cacophonies de
tons & de couleurs, immense foire aux idées dont
les boutiquiers, en quête de chalands, se prostituent
« au goût du jour » !

Que m'importent ces lieux où l'on prêche la mo-
rale. Je passe à côté non point que je les dédaigne
— il est toujours intéressant de connaître l'opinion
d'autrui, — mais il m'est pénible d'entendre les
sermons de ces moralistes, pleins de talent, certes,
mais pratiquants fidèles et ironiques du « fais ce
que je dis & non ce que je fais »

Indifférent, je m'éloigne en sifflant un air de ma
composition.

Je suis celui qui passe . . .

Jean Bouchard

Tristesse.

TRISTES, les cieux voilés de grisaille et de brumes,
Qui nous font regretter les messidors défunts ;
Tristes les champs déserts ; tristes les nids sans plumes
Et les cœurs sans amours et les fleurs sans parfums.
Tristes, les bois flétris par les souffles d'automne ;
Tristes, les arbres morts qui pourrissent debout,
Et dont la nudité sépulcrale détonne
Quand la sève au printemps dans les ramures bout.
Triste, l'abandonné dont les douces chimères
Ont suivi les espoirs au gré du vent partis ;
Tristes, les pleurs d'angoisse et la plainte des mères
Dont la mort implacable a volé les petits.
Triste, au fond du taillis la maison toute seule ;
Tristes, les glas tintés par l'antique beffroi ;
Tristes, les jours d'hiver, où la neige enlinceule
Les plaines d'épouvante et les âmes d'effroi.
Triste, l'obscurité que les nuits sans étoiles
Font descendre en nos yeux par l'horreur agrandis.
Tristes, des naufragés les chaloupes sans voiles
Et les âtres sans feu des poètes maudits.
Triste, le sort cruel qui sur le pauvre tombe,
L'enchainant au boulet d'une tâche sans fin ;
Mais plus que tout cela, plus triste que la tombe,
La voix d'un tout petit qui sanglote : « J'ai faim ! . . . »

Eug. Bizeau

Opinions et Documents.

**A propos de la grève de
Dublin. . .**

bienveillance qu'ils s'imaginent exister à un degré tel qu'il rend explicable leur espérance que d'au-

. . LA foi plus
que crédule des
« pauvres » en la
réalité d'une

tres, socialement plus heureux qu'eux, épouseront nécessairement leurs querelles (au même titre que si elles les concernaient personnellement) — cette foi trouve son pendant en la croyance des prolétaires à la réalité des qualités abstraites : la Justice & le Droit. Ils croient qu'on a mal agi à leur égard : le Droit est donc de leur côté ; — qu'ils ont été traités injustement : la Justice combat en leur faveur. Un jour, dans toute sa puissance, Elle apparaîtra pour les secourir et rétablir ses autels renversés. S'ils pouvaient se débarrasser de leur conception de la Justice, leurs « justes » revendications n'en gagneraient bientôt que plus d'importance. S'ils pouvaient se rendre compte qu'être traité « équitablement », c'est être exactement traité par rapport à la puissance dont on dispose et qu'un procédé autre comporte pitié, affection ou cette contrainte ennuyeuse quand on a à faire avec un inférieur reconnu comme tel ! Les pauvres ont été traités comme ils **pouvaient** l'être, donc avec équité et il n'est pas de justice supérieure à laquelle ils puissent en appeler pour réviser le fait. Imaginer qu'existe pareille abstraction est une faiblesse de plus. Savoir que cela n'est pas, c'est mettre l'accent où il doit être : sur la possession personnelle de la puissance — de la puissance relative de vivre et de prospérer. « Tout ce que les grévistes de Dublin réclament — a écrit quelqu'un — c'est un peu de liberté et le droit de . . . » ceci ou cela. Si le gréviste de Dublin pense réellement que ce sont là ses besoins, mieux vaudrait pour lui qu'il retournât à ses occupations. On aurait pu espérer qu'il fût à la recherche d'une chose plus facilement utilisable : une propriété individuelle impliquant usage, abus, défense, par exemple. Non pas de ces bagatelles que sont la Liberté & le Droit. Car ceux-ci suivent la puissance & la propriété comme le bruit du tonnerre suit l'éclair. . .

(The New Freewoman)

Correspondance.

La Guadeloupe, — Juillet 1913.

L'est permis de douter, et moi-même je doute que jamais société anarchiste se réalise. Cependant, je suis profondément anarchiste. L'anarchie idéale, c'est la société fonctionnant sans lois, dans laquelle l'homme vit librement, donnant libre cours à toutes les manifestations de sa volonté, traitant son semblable comme il veut être lui-même traité. On conçoit que pour fonctionner une telle société demande comme condition première que tous ses membres ou la grande majorité de ses membres soient parvenus au summum de la bonté et de la sagesse. Or, l'homme est loin d'atteindre ce degré de perfection.

Je ne nie pas que l'être humain soit perfectible, mais hélas, son évolution au point de vue moral se fait à pas bien lents. Trop de facteurs corrompent la conscience ; trop de dogmes ont pris racine dans l'esprit des masses.

Certes, l'immense majorité du peuple comprend que l'organisation sociale actuelle est défectueuse ; elle constate que trop d'inégalité règne dans la distribution de la richesse ; elle voudrait une réorganisation, un changement ; mais cette idée de changement est vague dans son esprit et elle ne peut concevoir une société sans lois ni chefs.

Trois couches sociales constituent et ont toujours constitué notre humanité : la Haute Finance, — ces milliardaires yankees, ces gros banquiers et capitalistes français, anglais, etc., ces détenteurs d'immenses domaines, tous gens scandaleusement riches ; — la Bourgeoisie, — cette catégorie de gens qui possèdent une moyenne fortune leur permettant de vivre dans une bonne aisance ; — enfin le Peuple, — cette armée de parias dénués de ressources, qui, pour vivre, sont contraints de vendre leur travail.

Jamais, dans la Haute Finance, l'anarchie ne fera d'adeptes. Bien plus, elle est l'ennemie irréductible de l'anarchie, qu'elle traque sans merci. On en a continuellement la preuve. Ce terrain restera toujours infécond aux semences des idées anarchistes. Pour la moyenne Bourgeoisie, les anarchistes sont des fainéants, des bandits parfois, qui ne veulent rien moins que les déposséder de leur petite fortune. Là encore, le terrain n'est pas favorable. On rencontre parfois des anarchistes bourgeois, ils sont rares, et encore, la plupart d'entre eux ne sont anarchistes qu'en paroles. Ce sont tout simplement des gens qui veulent faire quelque bruit autour de leur nom. Ce n'est donc que chez le Peuple qu'on peut rencontrer les véritables anarchistes. Mais ils sont impuissants, ceux-là, leur action étant contrebalancée par l'action de leurs adversaires, conservateurs et bourgeois. Dans de telles conditions, il est permis de douter que l'anarchie puisse se réaliser.

On n'anarchisera pas l'univers de sitôt, peut être jamais ; mais si l'anarchie universelle est irréalisable, l'anarchie relative peut toujours s'affirmer. Il suffit que les militants se constituent en colonies anarchistes, vivant d'une vie propre, en s'efforçant de réaliser autant que possible leur idéal, dédaigneux des préjugés de l'organisation sociale actuelle.

Stéphane Rosso

Entre nous. C'est avec beaucoup de difficultés que j'ai pu faire paraître ce fascicule. Je remets à la prochaine livraison l'examen de la situation de notre revue.

Dès ce fascicule-ci expédié, je compte me rendre à Tours et je me propose de visiter les amis et sympathisants se trouvant sur mon passage, lesquels, d'ailleurs, seront prévenus en temps et à fins utiles.

E. A.

Souscription permanente. — X... (Paris), 1 fr. Célestin, 1. Maurice, 0 45. Dubief, 2. Quelqu'un, 10. Reiter, 0 50. Charles Arthur. 2 50.

Abonnements. — 1729, Bucarest. 2075, Moret-sur-Loing. 1962, Paris-XIV^e. 2054, 2135, La Croix-Saint-Ouen. 2039, Paris-Central. 2034, Vanault-le-Châtel. 2041, Nouméa. 2046, Luttre. 2051, Creil. 2052, Liancourt. 2053, Fresnes. 2066, Boulogne. 2040, 2056, 2057, 2958, 2059, 2060, Paris-XVI^e. 2062, 2063, 2064, Paris-XIV. 2064, Paris-XIX. 2076, Barentin. 2071, 2072, 2073, Orléans. 2077, 2078, Le Havre. 1631, Houilles. 2885, Colombes. 2081, Berne. 2047, 2048, 2049, 2050, République Argentine. 2074, Montereau. 2083, Wien. 2093, Charleville. 2082, Mystic. 1930, Besançon. 2094, Andance. 2095, Amiens. 2070, Paris-XVI^e. 2101, Paris-XVI^e. 2096, Bomans. 1912, Champigny. 1849, Camplong. 1779, Vergigny. 2887, Dejointes. 2098, Romans. 2102, Paris-X^e. 2111, 2112, Le Lauzet. 2113, Chantemerle. 2114, Sigottier. 2115, Montclus. 2100, Valsesres. 2105, 2106. Neuilly. 2116, 2117, Lyon. 2103, 2104, Paris-Central. 2099 (Ain). 2084, Recanati. (A suivre).

Les périodiques. *La Liberté* de Milan, reparue récemment, poursuit une vigoureuse campagne anarchiste individualiste. Dans les huit numéros déjà parus figure la traduction de plusieurs de nos brochures : *Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes, la procréation volontaire au point de vue individualiste, mon point de vue de l'anarchisme individualiste.*

Vient de paraître *l'Education Intégrale*, revue d'éducation bi-mensuelle éditée par V. Coissac, 33, rue de l'Hospitalité, à Tours. Abonnement annuel : 8 fr. 50.

Correspondance internationale : allemand, anglais, espagnol, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, esperanto.

**Avis
et
communications.**

PARIS. — “*Les Réfractaires*”,
Salle Cellier, 26, rue des Carmes
(Place Maubert). Réunion du groupe
les deuxième et quatrième jeu-
dis de chaque mois :

- 25 décembre : Causerie remise.
8 janvier : Les bases de l'anarchisme individualiste :
l'exploitation (suite) et la question sexuelle.
22 janvier : Les Irréguliers.
13 février : Ce qui se passe.
27 février : L'Idée de sacrifice au point de vue chrétien et
au point de vue anarchiste individualiste.

LIBRES ENTRETIENS : même lieu, les jeudis où ne se réu-
nit pas le groupe des « Réfractaires. »

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se
réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, à notre bureau.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *votre
abonnement échoit avec ce fascicule* doivent — si elles ne
régilent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la
poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des
frais, sera majorée de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 ; et il n'y a là rien de ma-
faute.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des
personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne
le sont point.

Avis

Important

Nous expédions chaque fois
qu'à paraissent *les Réfractaires*
un certain nombre d'exemplaires
à titre de *spécimens*. Nous prions
instamment les personnes auxquelles notre
recueil ne conviendrait pas de nous la ren-
voyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien
de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de
le remettre au facteur sans déchirer la bande
et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur
abonnement nous épargne les ennuis inséparables des for-
malités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais
qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achévé d'imprimer le 31 décembre 1913 à 2.500 exemplaires



La couverture est composée et le tout est imposé et
tiré par l'Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R.-C. HUREAU.

R. Hureau